

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 24

Artikel: Petites histoires
Autor: Lisette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AU CONTEUR VAUDOIS.

PNe part d'un de vos derniers numéros était consacré à la mémoire du grand, et à la fois délicieux Mistral.

Celui qui, à vingt ans, a lu « Calendal » et « Mireille », un charme reste en lui dont rien plus ne l'exorcisera ; non, pas même la prose de l'existence, ni la vanité de tant de théories et de principes, dût-il atteindre et dépasser la cinquantaine.

Aussi s'associe-t-il de plein cœur aux sentiments exprimés.

En même temps qu'un honneur, le *Conteur*, s'est fait un mérite de fêter Mistral comme un parent. Mais, il s'en est fait un très grand aussi en lui dédiant un poème « Po Mistra », où l'auteur — comment y aurait-il résisté — c'est senti gonflé du souffle même de son inspirateur, s'est mis à l'unisson avec lui, — et a donné ainsi un si bel emploi de ses magnifiques et précieux moyens.

Il a fait vibrer une corde nouvelle, tiré un accent nouveau, de cet instrument aux effets déjà infiniment savoureux et variés, mais auquel, semblait-il, certains domaines de la sensibilité restaient étrangers.

Comme le provençal, notre patois peut donc, — la démonstration en est faite — exprimer la poésie tendre, la grâce et l'émotion.

Merci de nous avoir donné cette délicate jouissance.

Un abonné.

Lè prao morta dinse. — Un paysan insistait pour ensevelir sa femme cinq heures après la mort de celle-ci ; le vérificateur des morts s'efforçait de lui faire comprendre qu'elle pouvait être en léthargie et qu'il fallait attendre.

— Fédé adi sin que vo dio, repliqua notre homme, lè prao morta dinse.

Précieuse consolation. — Calinaux, tailleur, apprend qu'un de ses clients vient de filer à l'étranger sans le régler.

— Il me doit près de 500 francs, soupire-t-il ; heureusement que j'ai eu bon nez de lui faire le plus juste prix, sans quoi je perdrais bien davantage !

AMOUR ET PHARMACIE.

(*Histoire d'autrefois*).

PE patron se nommait Duclystère. L'apprenti, Pascalon. Les meilleures relations existaient entre eux.

Duclystère trouvait Pascalon peu apte à la noble profession d'apothicaire, peu inclin à la chimie et peu porté à la botanique ; mais il appréciait en lui un certain esprit sarcastique, voire même impertinent, qui apportait quelque diversion dans sa vie monotone de potard.

Depuis deux ans déjà, Pascalon s'initiait aux mystères de l'officine. Duclystère l'y conduisait d'une main sûre et paternelle. Il ne se bornait pas à lui enseigner l'exécution des ordonnances, le déchiffrage du grimoire de MM. les Esculapes ; la connaissance des drogues ; la préparation des produits chimiques et galéniques. Non, il lui faisait voir, par son exemple, comment on accueillait le client et de quelle manière on lui persuadait que le Sirop Duclystère, béchique, tonique et antiglaireux est supérieur à tous les produits similaires ; que la Pommade merveilleuse Duclystère vaut cent fois les crèmes, onctions, baumes, émulsions, cold-cream, laits plus ou moins virginaux, dont s'ognent si généreusement les belles clientes. Il lui donnait l'exemple de la question posée depuis un siècle, imperturbablement à tous gens, petits ou grands, qui achètent la camomille : « Des petites ou des grosses ? » Mais il ne se permettait pas encore d'ajouter, une fois le client parti : « Depuis trente ans que je le leur demande, ils ne sont pas encore fichus de me le dire tout de suite ! »

Dans les longues soirées d'hiver, Duclystère avait tenté de démontrer à son apprenti les beautés insondables et mystérieuses de la chimie inorganique. Hélas ! dès les premiers mots de la leçon, Pascalon partait pour un voyage dans la lune, dont il redescendait soudain pour poser à Duclystère ahuri les questions les plus saugrenues.

Ainsi : « Dites-moi, M. Duclystère, que pensez-vous de Philippe Godet ? » ou bien : « Est-il vrai que vous ayez assisté à l'explosion de l'arsenal de Morges en 71 ? » ou bien : « Croyez-vous que Vitellius soit mort d'indigestion et Mortière de phthisie galopante ? »

Le bon Duclystère avait la naïveté de répondre longuement, et la chimie en souffrait fort. Mais, malgré tout, il avait pour son apprenti une affection et une indulgence qu'il ne voulait pas s'avouer.

Un jour, — c'était en avril, — de légers nuages flottaient dans le ciel bleu, la sève commençait à monter dans les palmiers, gloire de la vitrine de M. Duclystère, et ce je ne sais quoi que les gens du Midi nomment « ce coquin de printemps » gonflait le cœur de Pascalon. Il travaillait avec mollesse. « Va faire le défaut au magasin, ordonne Duclystère, cela te réveillera ! » Pascalon ne se le fit pas dire deux fois. Chargé de tiroirs et de flacons vides, à remplir, il grimpa les trois étages qui séparaient l'officine du grenier, et pénétra dans la chambre aux herbes. Il commença pas s'asseoir sur l'escabeille et huma longuement les odeurs ambiantes, car il avait un appareil olfactif que lui eût envie Cyrano. « Comme ça sent bon », murmura-t-il extasié. En effet, les arômes épandus dans l'air, le thym, la lavande et le romarin, la camomille, la baie de laurier et celle de genièvre, le gingembre, toutes ces odeurs fortes, exquises ou toniques, se mariant entre elles, formaient une véritable symphonie dans laquelle l'*assa foetida* mettait une note égrillarde et satanique.

Pascalon était parti pour un de ses voyages dans la lune... Soudain, un pas de souris. Sylvette se tenait sur le seuil de la porte, souriante et rougissante : « Bonjour, monsieur Pascalon ! » lui dit-elle de sa voix qui semblait un chant d'oiseau. Deux minutes après, nos amoureux avaient oublié le reste du monde ; ils disaient ces mille riens éternels, et se donnaient ces caresses innocentes qui sont le prélude charmant de toutes les amours.

Il est certain que ces enfants s'aimaient depuis longtemps. Cette chambre des herbes était propice à leurs rendez-vous. Vous souriez peut-être en pensant que le milieu formé par des caisses, des tiroirs et des flacons, manquait de poésie. Détrompez-vous : le milieu banal et nu, ils ne le voyaient pas, mais une griserie étrange, une ivresse singulière, se dégageaient des arômes qui flottaient dans l'atmosphère. Des correspondances mystérieuses s'étaient établies entre le cerveau de ces enfants et le milieu aromatique où ils baignaient... car la Bible, lacune grave, a omis, dans son récit de la Genèse, de nous dire quels étaient les parfums qui entouraient insidieusement Adam et Ève.

Mais les paradis furent toujours éphémères ; tel celui de Sylvette et Pascalon. Duclystère, craignant que Pascalon se soit endormi dans les délices de la chambre aux herbes, venait à la rescousse.

Il ne s'attendait point, certes, à trouver Sylvette, sa fille, et Pascalon, son élève, se contant fleurette. Il eût pu se fâcher, tonner, clamer, jeter l'anathème ! Mais, c'était un si excellent homme que M. Duclystère ! Il comprit que l'amour avait fait son œuvre, que si Pascalon avait de si fréquentes distractions, que s'il mordait si peu à la botanique, c'est que la jolie plante humaine qu'était Sylvette, l'intéressait infiniment plus que l'*arnica montana* ou l'*aconitum napellus*. Il se souvint qu'il avait été jeune... Bref, il fut incliné à l'indulgence. Sylvette s'était esquivée sans plus de bruit qu'elle n'en avait mis à venir.

Pascalon, humble et penaillé, restait seul, face à Duclystère ; il était pâle comme du cold-cream frais, et tremblant ainsi que la feuille du bouleau caressée par un zéphyr printanier. Tout bonhomme qu'il fût, Duclystère parla d'un ton sévère :

— Jeune homme, descends dans l'arrière-boutique de l'officine ; nous y serons mieux qu'i

pour parler sérieusement. Tu entends : sé-ri-eu-sement. Allons, ouste !

Pascalon ne demanda pas son reste. Il dégringola les trois étages, le cœur battant. Cinq minutes plus tard, le patron le rejoignait.

— Alors, mon gaillard, tu cours plusieurs lieux à la fois, si je puis m'exprimer ainsi, ton diplôme de commis et, et... Sylvette, ma fille. Tu ne perds pas ton temps. Mais allons au fait. Tu as encore un an d'apprentissage, deux de commis, deux d'Université une année de séjour en Allemagne, une en France ; cela fait sept ans au total, sauf erreur. Dans sept ans donc, si tu aimes toujours Sylvette et qu'elle te le rende, tu viendras me la demander.

En attendant, tu termineras ton apprentissage chez mon ami et collègue Chalumeau qui n'a pas de fille, et qui te préparera à ton examen dans la quiétude et la science. Tu comprends, Pascalon, Sylvette est un trésor à contempler de loin. Toutes les semaines, cependant, je ne suis pas un ogre, tu pourras lui écrire une lettre de quatre pages, sans plus ; et tous les mois tu viendras passer le dimanche avec nous.

Viens mon garçon que je t'embrasse ! Et puisse l'amour de Sylvette produire ce miracle de te donner, pour notre noble profession, un peu plus de goût que tu n'en as montré jusqu'à cette heure.

Sept ans plus tard, presque jour pour jour, Pascalon et Sylvette furent unis en justes noces.

Le pasteur qui bénit leur hymen avait pris pour texte : « Les voies de l'Éternel sont insondables ». En son par dedans, Duclystère ne les trouvait point telles, et pensait tout simplement que les jeunes gens sont faits pour s'aimer, comme les oiseaux pour chanter et les sangsues pour sucer.

Les époux furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Un seul devint apothicaire, mais il ne forme pas d'apprentis. Quand on lui en demande la raison, il a coutume de répondre qu'une belle réussite n'en implique pas nécessairement une seconde, et qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Si Pascalon II parle ainsi, c'est qu'il a une fille délicieuse, d'une quinzaine d'années, qui répond au joli nom de Sylvette, comme sa grand'mère, et qu'il considère les apprentis de nos jours comme beaucoup plus entreprenants que ceux d'il y a trente ans.

A. Vittel.

PETITES HISTOIRES.

PE arrive toujours un moment (à la fin d'un dîner de famille ou d'un banquet), où la verve des convives est à court et la liste du major de table épuisée. Les gens réputés sérieux en profitent pour prendre congé, des groupes se forment, les jeunes se mettent à danser.

C'est alors que, pour faciliter la digestion et rompre un silence pénible, quelqu'un se met à « en raconter une ». Même si le cliché a déjà servi, chacun feint de ne pas s'en apercevoir. Et les rires de fuser. Ce que voyant, d'autres convives, jaloux du succès du narrateur, cherchent au fond de leur mémoire une réplique. Et, il n'y a plus aucune raison pour qu'on se taise, surtout si l'on a ouvert l'écluse des petites histoires dont Lévy, Salomon ou Mme Dreyfus font tous les frais.

On apprend à un rabbin à se servir du téléphone :

— Tu tiens le récepteur de la main gauche, le cornet de la main droite...

— Les deux mains occupées, comment pourrais-je parler ?

Il est question de saleté physique. Kahn retrouva deux ans plus tard son gilet perdu au bain, en réalité mis sous sa flanelle. — Weil s'habitue à l'idée d'un bain prescrit par le médecin en trempant un doigt dans un verre d'eau. — Et Rebecca, au moment de partir pour le théâ-

tre, demande : « Est-ce qu'on met des gants ou est-ce qu'on se lave ? »

Enfin, c'est ce dialogue surpris au bord d'un ruisseau :

— Comme tu as les pieds sales, Léon !

— Tu n'as rien à dire, Salomon, les tiens sont encore plus sales.

— Oui, mais j'ai vingt ans de plus que toi.

Au moment où il apprend le torpillage du Lusitania, Moïse console sa femme :

— Pourquoi pleures-tu ? Il n'est pas à toi.

Blum et Rosenfeld, une nuit, aperçoivent deux hommes de mauvaise mine :

— Rebroussons chemin, dit Blum. Nous sommes seuls ; ils sont deux.

Et les petites histoires continuent à l'infini.
Lisette.



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL

Le matin, il voulut partir avec nous, après avoir essayé de manger notre modeste soupe. Mais, chemin faisant, nous fûmes convaincus que notre excellent chef allait expirer. Nous le prîmes dans nos bras, nous l'appelâmes, tout fut inutile ! Au premier gîte, nous trouvâmes une grange. Près d'là, sous un arbre, nous lui rendîmes les derniers devoirs ! Ce fut, pour moi, un bien triste et douloureux moment ; car je n'oublierai jamais ce que notre digne chef avait fait pour moi, lorsque je fus blessé à la Bérésina.

Le jour suivant, nous arrivâmes à Vilna : c'est là que nous perdîmes encore notre compagnon d'infortune Hopf. Il fallait être de fer pour résister au froid excessif qu'il faisait alors. Nous n'avions, du reste, que de la mauvaise soupe pour nous soutenir, lorsque nous aurions eu besoin de repos, de vivres et de chaleur pour nous refaire un peu.

A Vilna, nous fûmes logés chez un pâtissier suisse des Grisons, où nous nous trouvâmes avec plusieurs compatriotes malheureux ou blessés comme nous. Nous comptions y rester jusqu'au lendemain, lorsque, pendant la nuit, on nous fit prévenir que nous pourrions être cosaqués. Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et repartîmes tout de suite, Tschudy, Feer, Money et moi.

Après une heure et demie de marche, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne, dans un chemin assez étroit, bordé d'un côté par des sapins et de l'autre par des pierres énormes. Le terrain, outre cela, était fort inégal, et, pour terminer ce triste tableau, la route était encombrée d'artillerie, de cavalerie et de fantassins désarmés. Ajoutez encore les voitures et les équipages des généraux, de misérables charrettes et des traîneaux chargés d'officiers blessés ; vous aurez ainsi le plus triste spectacle qu'il fut possible de voir.

Pour avancer, force fut aux plus intrépides de faire brûler les chariots qui encombraient la route ; c'est ainsi que nous arrivâmes, avec une peine infinie, au haut de cet affreux couper-gorge. A peine y étions-nous parvenus, que nous entendîmes des cris effroyables, le hurrah des Cosaques, en un mot ! Nous les vîmes devancer de quelques minutes l'artillerie russe, après avoir écharpé nos braves camarades. Puis nous entendîmes l'artillerie tonner à travers cette immense cohue d'hommes et de chevaux. Il est impossible de se faire une idée de cette scène de carnage et de destruction.

Que de braves sans défense ont été immolés dans cette épouvantable boucherie, et quand je pense que j'ai échappé de quelques minutes avec

mes excellents camarades, je ne puis m'empêcher de croire que la divine Providence veillait sur nous.

Nous marchâmes encore quelque temps, et nous nous arrêtâmes dans un bivouac, où nous préparâmes de nouveau notre soupe, puis nous allâmes coucher à six lieues de là, où j'eus l'inexprimable bonheur de retrouver mon frère, que je n'avais plus revu depuis l'affaire de la Bérésina.

Le lendemain, lorsque nous voulûmes nous mettre en route, nous découvrîmes, à notre grande surprise, que nos traîneaux, laissés devant la grange, nous avaient été volés. Ne sachant que devenir, je priai mon frère de faire les recherches les plus actives pour nous en découvrir un. A force de démarches, il trouva un domestique bavarois, qui en avait un à sa disposition chargé de porte-manteaux. Je lui promis une somme assez ronde. Mon frère se mit avec moi dans le traîneau, et nous allions partir, quand je vis mon pauvre soldat Dupuis se traîner auprès de moi et me dire : « Je ne vous accompagnerai pas, capitaine ; je ne puis plus aller plus loin, j'ai les mains et les pieds gelés ; il n'y a plus rien à faire qu'à mourir ! » Et, en même temps, il secouait ses pauvres mains gelées, qui résonnaient comme des morceaux de bois que l'on aurait frappés les uns contre les autres.

Je suis encore profondément ému en pensant à ce fidèle soldat, mort si cruellement à la fleur de l'âge.

Notre conducteur avait hâte d'avancer, car nous avions toujours les Cosaques à nos trousses. Nous devions être menés jusqu'à Kowno, lorsque notre conducteur, gêné dans cette route encombrée, me versa dans un fossé, d'où ni mon frère ni le conducteur ne purent me retirer. Ce ne fut qu'après une heure d'efforts et de prières inutiles adressées aux passants qu'un grenadier de la garde impériale se décida à me tirer de ce mauvais pas, et encore ne le fit-il qu'après avoir reçu cinq francs pour sa peine et m'avoir fait entendre que, sans son bon cœur, j'aurais bien pu rester longtemps encore dans mon fossé ! Il avait raison.

Enfin, lorsque je fus remis sur la grand'route, je sentis que mes pieds et mes mains commençaient à geler. Je remets alors ce que je possédais à mon frère ; le tout montait à quarante francs ; puis je l'envoyai, vers les 9 heures du matin, dans un village, pour me chercher de l'eau dans une gourde ; la fièvre me donnait une soif dévorante. Il prit alors les devants, car la route était de nouveau tellement encombrée, qu'avec le traîneau mon guide ne pouvait plus avancer. Pour parer à cet encombrement, il se décida à descendre sur le Niémen, qui était gelé. Nous y étions depuis quelques instants seulement, lorsque notre traîneau s'engagea dans un autre traîneau, aussi pris par les glaces. Mon conducteur, malgré ma défense me mit tout simplement sur le traîneau abandonné, me donna ma pelisse et mon portemanteau, et m'abandonna seul, sans secours, sur le fleuve gelé, où j'étais menacé à chaque instant de périr de froid ou d'être englouti. Ma position était affreuse : mon misérable conducteur n'écoutait rien et s'éloignait. J'avais beau appeler les passants à mon secours, tous étaient sourds à mes cris de détresse. Mon frère, qui croyait que je l'avais devancé, avait pris les devants sur la grande route, et c'est vainement qu'il m'attendait. Je restai dans cette cruelle position pendant fort longtemps. Je n'avais pas un sol, et, par conséquent, aucun moyen de me tirer de cette situation désespérée. Les officiers et les soldats, qui passaient avec des chevaux, avaient bien d'autres choses à faire qu'à m'écouter : la misère et l'égoïsme fermaient tous les coeurs. Je voyais avec angoisse la nuit approcher, ma soif était toujours plus ardente, ma main droite se gelait, ainsi que mon pied gauche ; jamais détresse plus horrible que la mienne. Enfin après plus de deux heures de cris et de supplications, la Providence permit encore qu'un passant eût pitié de moi. C'était un lancier polonais, qui était à cheval ; il descendit sur les bords du fleuve et me fit promettre de lui donner une bonne récompense.

(A suivre).

Au Bourg-Ciné-Sonore, du 13 au 19 juin inclus, **La Petite Dame du Vestaire**, un film sonore et chanté, interprété par Alice White, la délicieuse artiste que nous avons déjà apprécié dans la « Poupée de Broadway ». « La petite dame du vestiaire » est un film amusant, sans prétention au grand art !

Un film qui cherchera uniquement à vous amuser... et qui y arrivera.

Un film à la trame légère et piquante.

Une histoire pleine d'imprévu, qu'Alice White animera de sa verve endiablée.

Un vrai cocktail de rire... dont le principal ingrédient est la blonde Alice White, provoquante et jolie à souhait !

Tous les jours matinées à 15 h. et soirées à 20 h. 30. — Location de 14 h. 30 à 18 h.



Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD

Le vrai chemisier-
spécialiste

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIÖNNÉES,
COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.

Robert DODILLE
Haldimand, 11
Lausanne

1930



Le nouveau prix-court général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie
BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Rue St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois